

# L'ÉVOLUTION DE L'HERBORISTERIE AU QUÉBEC

par Anny SCHNEIDER  
Herboriste, auteure et  
naturothérapeute  
Courriel : herbanny@endirect.qc.ca.( mins.)

Comme partout en Occident, l'art de guérir par les plantes médicinales connaît un formidable regain de vitalité dans le Québec d'aujourd'hui.

Malgré deux générations de prise en charge de notre santé par un système médical et son arsenal synthétique très sophistiqué, les pratiques millénaires reliées à l'usage salutaire des herbes médicinales ont continué à se répandre pour connaître de nos jours une croissance soutenue.

Le bien-fondé des usages séculaires de l'herboristerie traditionnelle se confirme jour après jour scientifiquement, d'analyse chimique en étude clinique et même de plus en plus de compagnies pharmaceutiques y investissent massivement, au vu des résultats probants, de l'engouement de la population en général et surtout des énormes profits potentiels et réels.

Toutefois, ici comme ailleurs, les spécialistes des plantes médicinales sont encore ceux et celles qui les fréquentent, les cultivent, les observent et les utilisent depuis de longues années. Il est donc d'une importance capitale de s'assurer que le savoir de nos vieilles herboristes traditionnelles puisse être transmis de génération en génération.

Heureusement, depuis vingt ans, au Québec comme ailleurs, l'herboristerie connaît également un regain d'intérêt important qui est alimenté par les couleurs des multiples influences culturelles qui ont modelé son évolution, riche et plurielle, comme je vais tenter de vous la résumer succinctement maintenant.

## 1) La Médecine des Amérindiens, un mode de vie.

Nécessité fait loi et la bonne connaissance de la nature et de ses ressources est un impératif pour celui qui choisit de se fier uniquement à elle pour survivre. Les Amérindiens, chasseurs-cueilleurs et nomades durant des millénaires étaient

de véritables experts dans l'art de vivre en harmonie avec la nature et pour se nourrir et se soigner adéquatement les plantes nutritives et médicinales représentaient une ressource fondamentale.

Si chez les autochtones d'autant la plupart des individus avaient tous assez de connaissances pour survivre seuls dans les bois durant quelques semaines, ce sont des spécialistes qui remplissaient les fonctions de guérisseur.

Le plus souvent le shaman, chargé de remettre en ordre l'âme et l'esprit était un homme, la guérisseuse des corps était le plus souvent une «Femme-sage» ou «Kokoun» qui maîtrisait vraiment l'art de guérir les maladies par les plantes, qui toutefois, étaient omniprésentes dans les rituels sacrés comme le Cèdre, le foin d'odeur et la sauge dans les rituels de purification du corps ou des espaces de vie et dans le«Kinikinick», le tabac du calumet de la paix.

Si des sous-produits animaux étaient parfois utilisés, comme les rognons de castor ou les vers de terre contre les infections aiguës, les plantes médicinales constituaient l'essentiel de la matière médicale utilisée. On doit aux Amérindiens la plupart des connaissances thérapeutiques sur l'utilisation des herbes indigènes et l'intervention du sorcier Huron nommé Domagaya pour sauver l'équipage de Jacques Cartier du scorbut grâce aux pousses de cèdre blanc est ainsi passé dans les annales. Toutefois le grand public connaît moins l'utilité de l'asaret (*Asarum canadense*) comme contre-poison ou de la capillaire du Canada (*Adiantum pedatum*) comme formidable pectoral, sans oublier la lobélie (*Lobelia inflata*) le plus puissant antispasmodique nord-américain connu.

L'échinacée, le ginseng ou l'hydraste du Canada pour n'ajouter que celles-ci comptent parmi les fleurons, aujourd'hui menacés de disparition à l'état sauvage, de la riche pharmacopée amérindienne. J'ai constaté qu'au Québec chez les personnes âgées qui possèdent encore une solide connaissance des plantes, elle leur a souvent été transmise par filiation par un aïeul ou un proche d'origine amérindienne, s'ils n'étaient pas eux-même des sang-mêlé, les meilleurs pour rafraîchir les races ! Ne reniez jamais vos racines, surtout quand elles sont issues de bonnes souches sauvages !

## 2 ) L'héritage traditionnel européen : de la survie à l'abondance.

Dans son ouvrage intitulé : « Les voyages du Sieur de Champlain » publié en 1613, le célèbre géographe, auteur et explorateur, témoigne de la bienveillance admirative des Amérindiens pour les premiers colons français et raconte avec force détails leurs coutumes et traditions où les plantes médicinales tiennent une grande place tant dans les rituels sacrés que ceux de guérison. C'est Samuel de Champlain lui-même qui a choisi d'installer et d'enregistrer officiellement comme premier colon Louis Hébert, Apothicaire, jardinier et herboriste près de Québec à Sault-au-Matelot en 1617 et juste après la construction de sa maison il installa un jardin de plantes médicinales et approvisionna le premier grand hôpital local, soit l'Hôtel-Dieu de Québec tenu par les Soeurs Augustines.

Ce fut lui aussi, devenu Seigneur de l'Espinay pour bons services rendus, qui conseilla aux responsables français qui supervisaient l'émigration, de demander à chaque colon d'apporter avec lui au moins huit sortes de semences de plantes médicinales, sans oublier celles de légumes et de plants d'arbustes pour pouvoir bien nourrir les habitants, une importation massive sans restriction aucune, qui explique encore aujourd'hui ici la présence de nombreuses plantes médicinales importées de l'époque et maintenant naturalisées.

L'expansion de la colonie, proportionnelle à celle des terres bien cultivées, est fulgurante ( de 300 colons en 1620 à 30 000 au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle !) et la gestion de la santé est souvent confiée aux sages-femmes qui ont souvent une grande connaissance des plantes, essentielle à la perpétuation de la vie, surtout aux périodes où les hommes sont partis se battre contre les Anglais ou leurs alliés les Iroquois.

Une bonne partie des premiers colons étant originaire du Berry ou du Poitou, des régions où la magie blanche était très pratiquée et les Hérétiques persécutés, l'asile qu'était pour eux la Nouvelle-France devenait un paradis pour ces proscrits enfin propriétaires de leur terre et les plus épris de liberté devenaient trappeurs et se liaient aux indigènes dont ils apprécient les moeurs et les femmes qui furent les bienvenues pour diluer les gènes un peu trop consanguins, en attendant les filles du roi, dont autour de mille arrivèrent entre 1663 et 1673.

Michel Sarrazin fut le plus célèbre barbier-chirurgien nommé officiellement médecin botanique du roi en Nouvelle-France en 1699 et aussi correspondant

officiel de l'Académie des sciences de Paris par ses grands talents d'herboriste et de médecin au jugement sûr et à la générosité proverbiale.

Actuellement, grâce à l'exceptionnelle survivance de la langue française en Amérique du Nord, les nombreux écrits et tendances de la phytothérapie française nous sont facilement accessibles les plus renommés phytothérapeutes français dont Bardeau, Lieutaghi, Méssegué père et fils sans oublier le bon docteur Valnet (que des hommes !) et l'intérêt jamais démenti des médecins et pharmaciens de là-bas et aussi de la population pour les plantes médicinales malgré des lois très restrictives, influence certainement aussi l'approche thérapeutique des herboristes québécois.

### 3 ) Le clergé et la santé des québécois

Comme en métropole depuis les «Capitulaires» de Charlemagne en 810 qui demandaient à tous les religieux de produire leurs plantes médicinales, liste à l'appui, pour soigner les indigents, les ecclésiastiques ont choisi dès le début de la colonie de créer des hôpitaux et des jardins médicinaux.

Le curé Gabriel Souart, qui était aussi médecin et ami de Maisonneuve et de Marguerite Bourgeois, fut mandaté par le pape lui-même pour diriger l'hôtel-dieu de Montréal et l'historien Faillon disait que ce grand missionnaire était à la fois médecin de l'âme et du corps. C'est autour de 1715 que le jésuite Lafiteau identifia le ginseng et le fit cueillir massivement par les Indiens pour l'exporter à gros prix en Chine, mine d'or qui s'est tarie en moins d'un siècle avec l'éradication presque totale de l'espèce.

En général ce sont les religieuses qui traitaient les malades dans leurs hôpitaux où les plantes constituaient la première matière médicale pour soigner même des maladies très graves comme la fièvre typhoïde soignée avec de l'eupatoire des marais et la tuberculose avec le géranium Robert ou le thé du Labrador contre la lèpre ou la teigne.

Nous devons aussi au clergé quelques bons traités botaniques et herboristiques dont le plus célèbre est certainement le plus complet au pays : la flore laurentienne du merveilleux frère Marie-victorin.

#### 4) Les soigneuses des fonds de rang, d'authentiques guérisseuses

La plupart des femmes sont des guérisseuses naturelles par leur souci premier de perpétuer la vie autour d'elles. Amantes, mères, cuisinières et jardinières par choix ou par nécessité, elles ont développé une grande expertise des ressources végétales de la terre pour mieux nourrir et soigner leurs semblables avec un savoir empirique souvent transmis oralement, de mères en filles, à cause du manque d'instruction et de moyens pour consigner leurs connaissances.

Le grand Paracelse lui-même disait à ses élèves : « Ce que les médecins apprennent dans les académies ne suffit pas. Tournez-vous régulièrement vers les vieilles femmes savantes du peuple, riche d'une longue tradition empirique dans l'art de guérir. D'elles vous hériterez de connaissances plus vastes et fondées que celles que vous pourriez acquérir dans n'importe quelle grande université ».

Après les massacres de l'Inquisition, le Québec fut réellement un refuge et une terre de liberté pour ces guérisseuses qui étaient souvent accoucheuses et qui secondaient les soeurs Hospitalières dans leurs tâches quand elles ne remplissaient pas l'office de cueilleuses de simples pour approvisionner régulièrement les hôpitaux, comme le relate Christinne Brouillet dans sa merveilleuse trilogie, à peine romancée, de la saga d'une herboriste française au Québec du xvii<sup>e</sup> siècle : Marie Laflamme.

Notre génération actuelle, devenue plus dépendante de la médecine moderne, est à la limite de perdre à jamais les trésors d'expérience de ces femmes et rares hommes exceptionnels, maintenant proches du seuil de leur vie et qui, par choix et par nécessité ne craignaient pas de soigner une fièvre typhoïde ou une septicémie avec l'achillée ou le mélèze comme seul outil de guérison.

#### 5) L'influence Nord-Américaine : des druides à la Herb Research Foundation

Au Québec même, les victoires des Anglais amenèrent dès 1760 de nombreux colons britanniques et plus particulièrement des Irlandais qui, par affinité de tempérament et de religion se mélangèrent aisément aux Canadiens français et leur transmirent une partie de leur savoir thérapeutique de souche celtique, encore imbibé des vieilles croyances animistes druidiques. Les purs anglais, quant à eux, importèrent de la métropole de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle toute une tradition herbale teintée d'ésotérisme inspirée des grands guérisseurs-écrivains

d'alors : Gerard, Culpeper, Hill et Whithering, pour ne citer que ceux-ci. Ces deux derniers relatent d'ailleurs que ce sont de vieilles herboristes de campagne qui leur ont fait découvrir les vertus, pour l'un de la digitale et pour l'autre, de la grande camomille.

Chez les dames de bonne famille britannique, le jardinage était de bon ton et les manuels sur le «house and country wellbeing» truffés de recettes culinaires, cosmétiques et thérapeutiques à base de plantes faisaient légion, il ne reste de cette époque que de très rares écrits signés par des femmes sauf «A curious herbal» signé de la Comtesse Elizabeth Blackwell en 1737 et bien plus tard, en 1861 par Isabella Beeton, le best-seller «The book of household management» qui préconisait l'usage quotidien de l'opium pour combattre la mélancolie, ce qui a bien fait mousser le marché du pavot dans les colonies !

En 1830 à New-York, se réunirent une centaine de praticiens américains qui se nommèrent « les réformistes » en contrepoids avec les «réguliers» qui prônaient le bistouri et le mercure pour soigner, et dix ans plus tard ils devinrent les «Éclectiques» et ouvrirent une université qui forma 8 000 praticiens, dont nombre de Canadiens. Malgré un mouvement de sympathie important qui s'appela «la ligue pour la santé du peuple» ils perdirent de la popularité en refusant dans leurs écoles leurs principales alliées : les femmes !

De nos jours encore, l'herboristerie anglo-américaine suit deux grandes tendances assez bien différenciées par les deux sexes: la plupart des femmes suivent la tradition millénaire de la polyvalence en diversifiant leurs activités dans la production de plantes et la fabrication de leurs propres remèdes, tout en cumulant les fonctions d'enseignante, de thérapeute et souvent d'auteure, tout ceci le plus souvent dans une vision globale, sensible et humaniste voire spirituelle comme Jean Rose, Rosemary Gladstar, Susun Weed ou Pat Montgomery.

Les hommes pour leur part, choisissent souvent l'approche plus rationnelle et scientifique, plus rentable aussi, bien sûr et les vedettes foisonnent : Castlemann, Hobbs, Hoffmann, Tierra et Tyler par exemple ont chacun leur approche particulière le plus souvent confinée à la recherche et la publication si ce n'est la promotion mais ils ont le mérite d'avoir uni leurs forces dans un collectif de recherche très prolifique et la « Herb Research Foundation » qui publie l'excellent magazine mensuel : «Herbalgram » et tient à jour un site web très précieux pour les passionnés des plantes médicinales ( [www.herbs.org](http://www.herbs.org) ).

## 6) L'herboristerie québécoise contemporaine, une moisson prometteuse

Depuis environ une trentaine d'années au Québec, on assiste à un fulgurant regain de vitalité pour l'herboristerie là où les rares figures marquantes de l'après-guerre comme Madame Gaudet-Smet, Monsieur Pomerleau et le Docteur Lanthier étaient les seuls à garder en vie le flambeau moribond de ce pourtant formidable art de guérir simplement.

Les années quatre-vingt virent apparaître plusieurs nouvelles lignes de produits à base d'herbes médicinales produites au pays, ensuite des écoles diverses, de différents calibres selon leurs têtes dirigeantes et l'esprit qui les anime. L'étude et l'enseignement de la phytothérapie clinique, comme celui de la plupart des médecines naturelles ne sont aucunement reconnus par les autorités de l'éducation publique et pire encore, la pratique de l'herboristerie comme outil thérapeutique est officiellement illégale et officieusement ridiculisée comme une vision charlatanesque, potentiellement dangereuse pour la santé publique.

Malgré tout, tous les espoirs sont permis car un récent sondage Léger et Léger signifiait que 85% des citoyens font confiance au pouvoir curatif des plantes médicinales dont les chiffres de consommation et de vente sont en croissance d'environ 20% par an.

En 1995, la *Guilde des herboristes du Québec* voit le jour. Il s'agit d'un regroupement de passionnées des plantes médicinales issus de toutes sortes d'horizons : auteures, enseignantes, productrices et thérapeutes se sont unies pour manifester ensemble de la vitalité de l'herboristerie québécoise et en démontrer le bien-fondé.

A notre grande surprise, on constate qu'au Québec, ce sont à 90% des femmes qui s'identifient à l'utilisation des plantes médicinales, pour des motifs socio-culturels qui seraient intéressants à analyser, mais le fait est que la *Guilde des herboristes* qui compte autour de 250 membres six ans après sa fondation, fait preuve d'une belle vitalité. Cette association s'est engagée dans des dossiers politiques majeurs telle la loi sur les aliments et drogues, et n'a pas hésité à manifester dans la rue sa désapprobation et elle reste toujours pro-active dans le dossier de Santé Canada sur un projet de réglementation des produits de santé naturels. De plus, ses membres travaillent à la formulation concertée d'un code d'éthique de l'herboriste pour bien faire connaître leurs champs de pratique et aussi protéger le public.

L'herboristerie québécoise a bien sûr ses figures marquantes dont les plus célèbres, à juste titre par leur formidable travail de pionnières dans la promotion éclairée de la matière médicale herbale, et je pense avant tout à Marie Provost, auteure, enseignante et plus grande productrice de remèdes à base de plantes au Québec, ardente militante politique pour la cause des herboristes et aussi, une inoubliable conférencière.

Je ne peux passer sous silence Danièle Laberge, grande jardinière médicinale qui cultive 400 espèces d'herbes certifiées biodynamiques dans les Bois-Francs et qui, par son seul cours d'herboristerie par correspondance au Québec, a enseigné à plus de six cent élèves sa vision profonde et rafraîchissante.

Outre ces figures de proue souvent sur la sellette, il existe de nombreux et passionnés producteurs -transformateurs, thérapeutes et enseignants. Il y a également des signes de résurgence d'une relève vraiment stimulante qui, je l'espère, permettra au québécois des années 2020 ou d'avant, de se soigner de plus en plus à partir de plantes certifiées biologiques produites au Québec.

Ce dernier point définit très clairement l'objectif premier de la filière des plantes médicinales biologiques du Québec, un outil collectif issu des volontés regroupées de personnes provenant de différents milieux et convaincues par la junesse de la cause. Cette démarche est globale, collective et inclusive et touche l'agriculture, le commerce, la santé et l'éducation. Les herboristes s'allient ici tout naturellement à cette démarche, conscients que pour nourrir et soigner adéquatement la population, il faut souscrire à des critères de qualité fiables déjà en place et, par des recherches bien menées collectivement, afin de répondre précisément aux besoins d'une clientèle qui ne cesse de croître.

Coordonner ensemble les efforts du Québec en vue de produire des remèdes à base de plantes médicinales québécoises de grande qualité, voici le but légitime et avoué de la Filière des plantes médicinales biologiques du Québec.!

Anny SCHNEIDER, Herboriste à vie  
Courriel : herbanny@endirect.qc.ca.( mins.)

## BIBLIOGRAPHIE

Société d'histoire de Québec (Collectif) 1970 Trois siècles de Médecine québécoise Cahiers d'histoire du Québec

Lanthier Dr Aldéi 1981 Les plantes curatives Éditions de mon pays Montréal

Hutchens a.r. 1973 Indian herbology of north america Shambala publications Boston USA

Seguin Johanne 1998 Les plantes medicinales et les amérindiens l'Herbothèque onzième trimestre Ham Nord québec

Castlemann Michael 1995 The healing herbs, Bantam publishing Rodale press Emmaus pa. USA

Tessier Marcel 2000, Chroniques d'histoire Les éditions de l'homme Montréal Québec

Les soeurs de la charité de l'asile de la providence 1890 Traité élémentaire de matière médicale Imprimerie de la providence Montréal

Simoneau Diane, 1980 Les médecines populaires au Québec L'aurore univers Montréal

Bennet Jennifer, 1991 Lilies of the heart Camden house publishing Willowdale Ontario

Ehrenreich et english 1976 Sorcières sages-femmes et infirmières Les éditions du remue-ménage Montréal

Provost Marie, 1991 Les plantes qui guérissent Bibliothèque québécoise Montréal

Schneider Anny 1999 Plantes sauvages médicinales Les éditions de l'homme Montréal

Le journal de la Guilde des herboristes ( saisonnier ), Guilde des herboristes c.p. 47555 c.p.c. plateau mont-royal H2H 2S8, Montréal P.Q. Courriel : [guildherboriste@hotmail.com](mailto:guildherboriste@hotmail.com)